

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

GUSTAVE BIENAYMÉ

Le coût de la vie à Paris à diverses époques (suite)

Journal de la société statistique de Paris, tome 36 (1895), p. 355-360

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1895__36__355_0

© Société de statistique de Paris, 1895, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/legal.php>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II.

LE COUT DE LA VIE A PARIS A DIVERSES ÉPOQUES [*Suite*] (1).

II.

ESSAI D'UN NOUVEAU TRAVAIL.

L'essai historique précédent, par l'indication des travaux parus sur les prix d'objets de consommation usuelle à Paris, a jalonné le chemin à suivre pour l'étude d'une partie de la question du « coût de la vie à diverses époques » ; mais les dates pour lesquelles les auteurs ont fait leurs calculs ne coïncident pas avec les dates

(1) Voir *Journal de la Société de statistique* de février 1895, page 57.

correspondant aux points principaux de lignes qui représenteraient les variations réelles des prix. Quelle que soit donc l'autorité de ces statisticiens, il y aurait à entreprendre des calculs analogues aux leurs pour chacune des années de l'assez longue période allant du premier travail au dernier. Il conviendrait ensuite de prolonger les calculs jusqu'à l'époque actuelle et enfin, pour satisfaire les curieux du temps jadis, devenus nombreux, il resterait à faire remonter l'enquête aux siècles passés. Or, rien de tout cela ne saurait être réalisé, car fort peu des sources où ont été puisés les éléments des travaux de Lavoisier, B. de Châteauneuf, L. Millot et A. Husson sont connues, et l'impossibilité d'en trouver de pareilles à celles que ces savants ont citées est absolue.

En effet, les documents officiels et les livres de commerce mis alors à contribution n'existent plus et les comptes particuliers de dépense, qu'on aurait été heureux d'avoir à leur défaut, n'ont pas été conservés davantage. Il n'y a, par conséquent, pas à songer à prendre la liberté grande de contrôler les chiffres de nos devanciers, de continuer leurs recherches dans des conditions identiques et encore moins à faire pour les temps plus anciens de pareils travaux.

S'il faut y renoncer, on peut, du moins, chercher d'autres éléments d'appréciation, comme, par exemple, ceux que recèlent les comptes conservés dans les dépôts publics d'archives ou les registres de dépense, non encore détruits, d'établissements hospitaliers, scolaires et religieux. Certes, les prix relevés sur des documents de cette nature ne peuvent suppléer à la disparition des mercuriales de marchés pour la vente en gros et des écritures relatant les achats au détail par les consommateurs de toutes classes. De même, il n'y a pas d'illusion permise sur une corrélation suffisamment approximative entre la moyenne de ces prix généraux et celle des bas prix d'objets consommés dans les conditions particulières qu'assurent la vie en commun, l'absence de confort, une fourniture régulière et souvent considérable.

C'est à titre d'essai et sans grande confiance en son efficacité qu'a été tentée l'étude de prix relevés dans d'épais et poudreux volumes où ils gisaient cachés. Tous ces chiffres ne sauraient être présentés ici et rien que ceux concernant les deux principales bases d'information dépasseraient encore de beaucoup un cadre raisonnable. Aussi, ne va-t-il être montré que le résultat du rapprochement des prix de l'Hôtel-Dieu et de ceux de la maison universitaire qui, malgré ses transformations et ses changements de nom, sera désignée, pour simplifier, par celui de collège Louis-le-Grand.

Pour le premier de ces établissements, outre des prix très anciens mais trop espacés, on a une série presque continue, de 1732 à 1791, et les comptes financiers du présent siècle ont mis l'administration de l'assistance publique à même de communiquer gracieusement la suite des prix depuis 1803. Pour l'autre établissement, les livres de dépense remontant à 1688 vont jusqu'en 1793, et la communication bienveillante des comptes modernes a permis de compléter cette série.

En s'arrêtant à 1893, dernière année dont les documents soient en état d'être consultés, on a des renseignements pour deux siècles environ sur les objets suivants : viande, vin, volaille et gibier, poissons, œufs, beurre, fromage, vinaigre, huiles, chandelle, bougie stéarique, bois à brûler, charbon de bois, charbon de terre, etc. (1). A part quelques-uns dont l'allure est similaire, ces objets ont un

(1) Le pain ne s'y trouve pas avant notre siècle. mais seulement le blé ou la farine achetés pour sa

mouvement propre et, pour ainsi dire, leur individualité, de sorte que, si l'on était tenté de prendre la marche de l'un d'eux pour représenter la marche d'ensemble, on serait plus ou moins loin de la vérité. Mais ces objets n'entrent pas autant les uns que les autres dans la consommation et le prix élevé de quelques-uns n'influe que peu sur la dépense totale. Il n'y a donc à s'attacher qu'à ceux dont l'usage est le plus considérable et qui sont aussi les plus coûteux. C'est ce qui en est pour la viande et le vin à l'hôpital et au collège, comme dans tous les ménages parisiens. Il se trouve, en outre, que le renchérissement le plus grand a porté presque toujours sur ces denrées. La viande, qui réunit davantage ces caractères, paraît devoir être choisie pour l'étude de ses prix, en commençant.

PRIX DE LA VIANDE.

L'Hôtel-Dieu ne fournit d'indications, pour le xviii^e siècle, que de 1735 à 1744, et encore, avec quelques lacunes. La livre (489^{gr},51) est comptée au plus bas (4 sous 5 deniers) en 1741 et au plus haut (8 sous 6 deniers) en 1752. Pendant cette période bien courte, les prix de Louis-le-Grand, pour la même quantité, ont été presque constamment un peu plus élevés, et ni le plus haut (8 sous, de 1771 à 1774), ni le plus bas (7 sous, de 1735 à 1740) n'ont coïncidé avec le maximum et avec le minimum de l'Hôtel-Dieu. Seulement, le prix de 7 sous en 1749 et 1751 du collège a été pareil à celui de l'hôpital en 1750 et le prix de 7 sous 6 deniers a été commun en 1754 aux deux établissements. Les prix de Louis-le-Grand remontent à 1695 (5 sous 3 deniers) avec des lacunes dont la plus grande est de 1707 à 1716 et ils vont jusqu'en 1793 où est atteint le chiffre le plus élevé (10 sous 6 deniers). Pour l'époque moderne, les prix de la viande à l'Hôtel-Dieu commencent en 1803 et ne manquent que de 1831 à 1834, puis reprennent jusqu'à présent. Le prix initial (0^{fr}67 le kilogr.) ne reparait qu'en 1824, ayant été dépassé tout de suite (0^{fr}92 en 1805 et 0^{fr}93 en 1806). De 1810 à 1812 baisse (0^{fr}75); relèvement en 1813 (0^{fr}90); nouvelle baisse, dont le taux inférieur (0^{fr}67) est en 1824 et nouveau relèvement jusqu'en 1830 (0^{fr}95). En 1835 (0^{fr}82), court fléchissement après lequel une hausse s'accroît, atteint son apogée en 1839 (1^{fr}04) et le franc est dépassé jusqu'en 1849, à part 1845 et 1846 (0^{fr}97). L'année 1847 voit une nouvelle baisse (0^{fr}90) et 1853 une reprise (1^{fr}03). Ensuite, le franc est encore dépassé (1^{fr}20 en 1856). Dès lors, avec quelques haut et bas, les mêmes prix se maintiennent et, à partir de 1867 (1^{fr}29), ils prennent un chiffre plus élevé jusqu'en 1870. Après la hausse de 1871 (1^{fr}69), 1872 (1^{fr}61), 1873 (1^{fr}81) et 1874 (1^{fr}57), trop bien justifiée, la marche reprend normalement (1^{fr}33 en 1875), puis ne tarde pas à s'accroître (1^{fr}51 en 1879); se ralentit en 1882 (1^{fr}38) et reprend encore en 1884 (1^{fr}55). De là à 1888 (1^{fr}04), c'est une baisse. En 1889 (1^{fr}15), nouvelle hausse qui donne, pour 1890 et 1891, 1^{fr}40 et 1^{fr}41; mais, en 1892, le kilogramme n'est plus qu'à 1^{fr}20. En 1893, c'est 1^{fr}23.

En résumé, au xix^e siècle, la crise de 1870-1873 mise à part, la viande de l'Hôtel-Dieu a coûté le moins cher d'abord en 1803, puis en 1824 et le plus en 1884.

confection. Il n'a pas paru utile d'en relever les prix, lesquels sont conformes à ceux qui ont été le sujet d'études spéciales.

Pendant la même période, à Louis-le-Grand, dont les comptes étaient complets, pour la viande, depuis 1803, les prix suivent pas à pas ceux ci-dessus, mais en restant plus élevés, comme sous l'ancien régime. C'est ainsi que le plus bas (0^f85 en 1823 et 1824) et le plus haut (1^f88 en 1873) diffèrent de ceux des mêmes années (0^f67 et 1^f81) à l'hôpital. L'écart s'accroît même dans les derniers temps, puisque le prix de 1^f87 est atteint au collège en 1884, alors que, comme on vient de le voir, le maximum des époques normales récentes n'a été à l'Hôtel-Dieu que de 1^f55.

Il ne faudrait pas croire que l'écart entre les prix des deux maisons résulte nécessairement d'une différence dans la qualité. Cela a pu être vrai au siècle précédent, où la nourriture donnée aux écoliers le cédait en déplorable et légendaire défectuosité à celle donnée aux malades; mais l'amélioration a été très sensible depuis, surtout dans la seconde moitié de notre siècle. Si, à Paris, le prix de la viande fournie aux établissements hospitaliers est resté inférieur à celui de la nourriture aux lycées et collèges, c'est que, depuis 1849, la boucherie centrale de l'assistance publique, achetant les bestiaux sur pied, en répartit les morceaux intégralement, y compris les meilleurs, selon les besoins, tandis qu'auparavant les fournisseurs s'efforçaient de livrer le plus possible de la dernière qualité, ce qui a lieu encore dans les établissements de l'instruction publique, malgré le contrôle des préposés à la réception.

La comparaison des deux siècles donne les résultats suivants :

Pendant la période du premier, pour laquelle on est renseigné sur l'Hôtel-Dieu, la moyenne du prix des deux livres (un peu moins que notre kilogramme) y a été de 14 sous environ et, dans les années contemporaines, la moyenne de Louis-le-Grand ne l'a pas dépassé assez pour empêcher de prendre comme presque communes aux deux établissements les séries du collège antérieure et postérieure à celle de l'hôpital. Dans l'une (1695-1734), les deux livres pesant avaient moyennement coûté dans les 12 à 13 sous et dans l'autre (1775-1793) 16, 18 sous et une livre.

L'équivalent à bien peu près de ce dernier prix, un franc par kilogramme, ne fut atteint, à l'Hôtel-Dieu, qu'en 1839; mais il ne s'en était pas tenu bien loin à plusieurs reprises. A Louis-le-Grand, le franc, dépassé dès 1804, disparaît presque complètement jusqu'en 1837. Alors commence, de part et d'autre, un accroissement, qui s'accroît d'abord en 1856, puis entre 1866 et 1870 et, quand le cours des choses reprend normalement vers 1874, les prix restent à un niveau plus élevé qu'avant les événements. C'est ce qui dure encore, car si en 1892 et 1893 il y a baisse à l'hôpital, la hausse s'est prononcée au collège et la moyenne pour les deux endroits (1^f41) est plus forte de près de moitié que celles du commencement du siècle et plus que double de celles d'il y a cent ans.

On voit qu'en prenant ces viandes pour exemple on ne se rapproche pas des appréciations sur le coût de la vie qui, formulées par des auteurs estimés, sont devenues courantes. Celle, entre autres, déjà citée « que les dépenses de la vie privée (en France) sont doublées depuis un demi-siècle » (1) est loin d'être confirmée par les faits, puisque au temps de cette assertion, qui date d'une cinquantaine d'années, les prix n'étaient guère au-dessus de celui des environs de la Révolution.

(1) Leber, *Deuxième Mémoire sur le pouvoir de l'argent en France*. Paris, 1847.

Une autre appréciation, plus récente (1), concorde, au contraire, avec nos chiffres, tant pour la même époque que pour l'époque plus rapprochée de maintenant. En effet, il y a peu de différence entre les prix ci-dessus et ceux des mercuriales publiées jusqu'ici et dont voici l'objet :

Prix moyens de la viande de boucherie sur pied, achetée sur les marchés d'approvisionnement de Paris, de 1751 à 1780, par espèces : bœuf, vache, veau et mouton;

Prix moyens des mêmes viandes sur pied, achetées aussi sur les marchés d'approvisionnement de Paris de 1812 à 1873;

Prix moyens du kilogramme de viande de boucherie vendue en gros à la criée, de 1851 à 1873;

Prix moyens du kilogramme de viande de boucherie vendue au détail sur les marchés de Paris, de 1845 à 1873;

Prix courants du kilogramme de viande de boucherie dans les étaux de la ville, avant 1848 et en 1854, 1866, 1872 et 1873.

Les quatre dernières mercuriales sont établies par espèces et pour trois qualités. On y constate qu'espèces et qualités vont de pair généralement.

La concordance des uns et des autres prix avec les prix de l'Hôtel-Dieu et de Louis-le-Grand justifie l'emploi de ceux-ci et donne confiance en eux pour les années manquant dans les documents dont il s'agit, lesquels, comme on le remarquera, ne remontent pas au delà de la seconde moitié du XVIII^e siècle, sans aller jusqu'à sa fin, ne reprennent pas au début du XIX^e et s'arrêtent à vingt ans de l'époque actuelle (2). Les statistiques officielles parues depuis confirment aussi cette concordance.

Si donc l'on considérait la marche des prix de la viande de boucherie comme représentative du coût de la vie à Paris, on trouverait qu'après avoir doublé pendant le siècle dernier, il a encore doublé dans celui-ci, de sorte qu'il aurait quadruplé en deux cents ans.

Mais il faut se rappeler que la vie matérielle, à ne prendre qu'elle, ne saurait se régler uniquement d'après la nourriture, ni celle-ci d'après le plus coûteux des aliments ordinaires.

(1) « Si l'on examine avec attention les nombreuses mercuriales que nous avons cru devoir réunir, en ce qui touche l'un de nos principaux aliments, on reconnaîtra :

« Que, sous l'ancien régime, la viande se vendait à un prix extrêmement modéré ;

« Que, depuis 1812, époque à laquelle on reprend l'usage des mercuriales, les prix y apparaissent presque doublés ;

« Que, sauf quelques variations qui paraissent tenir aux circonstances, le prix de la viande reste à peu près stationnaire, à la fin de l'Empire, sous la Restauration, sous le règne de Louis-Philippe et, après la révolution de 1848, jusqu'en 1852 ;

« Qu'à partir des années 1853 et 1854, contemporaines d'une crise alimentaire très intense, le prix de la viande monte sensiblement jusqu'en 1858, comme celui de toutes les autres denrées ;

« Que, de cette année à 1865, il se produit un abaissement assez notable ; mais qu'ensuite les prix s'accroissent rapidement, pour atteindre, dans ces trois dernières années, des chiffres très élevés. » (Armand Husson, *Les Consommations de Paris*, Paris, 1875 2^e édition, entièrement refondue, p. 232.)

(2) Outre les mercuriales indiquées, les prix payés pour la viande par l'administration hospitalière à Paris, de 1836 à 1874, ont été publiés par A. Husson dans son ouvrage déjà cité (2^e édition, p. 228). Il va sans dire qu'à quelques variantes près, il y a conformité entre les chiffres de l'auteur et ceux qu'il nous a été donné de relever à notre tour.

Un auxiliaire de cet aliment, la viande de porc, encore moins susceptible de servir de mesure, est pourtant à considérer, car on a reconnu depuis longtemps que sa consommation augmente quand celle des autres bestiaux diminue et qu'en dehors de la classe ouvrière, un très grand usage se fait de cette chair.

Les comptes de l'Hôtel-Dieu, sous l'ancien régime, ne donnent aucun renseignement sur le porc frais ou salé, les prix du lard seuls sont mentionnés de 1735 à 1790. A Louis-le-Grand, le lard aussi apparaît seul dès 1688, mais pour s'arrêter en 1734 et ne reprendre que de 1784 à 1793.

On a des indications complémentaires dans la publication des prix de la livre de jambon et de petit lard sur le marché de la place du Parvis-Notre-Dame de 1752 à 1776 (1).

Il serait fastidieux d'énumérer des chiffres pris sur ces divers documents et il suffira de dire qu'ils établissent qu'autrefois ces parties de l'animal se payaient bien plus cher que la viande de boucherie et qu'en suivant à peu près la même marche que les siens, leurs prix subissaient des écarts assez capricieux.

Pour l'époque moderne, les comptes de l'administration hospitalière ne mentionnent pas le lard et ils donnent seulement le prix du kilogramme de charcuterie depuis 1832, et à Louis-le-Grand c'est aussi ce prix seul qui est marqué depuis 1819. Mais il a été publié des mercuriales qui sont les suivantes (2) :

Prix moyens du kilogramme de viande de porc gras sur pied, aux marchés de Saint-Germain, de La Chapelle et de la Maison-Blanche, de 1845 à 1867, et sur le marché unique de La Villette, de 1868 à 1873;

Prix moyens du kilogramme de viande de porc, vendue à la Halle à la criée, de 1851 à 1873;

Prix moyens du kilogramme de viande de porc vendue sur les marchés de détail, de 1845 à 1873;

Prix courants du demi-kilogramme de divers produits de charcuterie vendus à la foire aux jambons, de 1845 à 1873;

Prix courants du demi-kilogramme de viande de porc ou de charcuterie vendue par les charcutiers de Paris, de 1849 à 1873.

Enfin on a des renseignements statistiques de même nature pour les années plus récentes.

Sans citer des chiffres pour le présent siècle, non plus que pour le précédent, constatons que, malgré de nombreuses divergences entre les prix de l'hôpital, du collège et des autres sources, les mouvements d'ensemble concordent assez pour démontrer que la disproportion avec la viande de boucherie, d'abord assez grande, a presque cessé et que la valeur de la chair de porc oscille, depuis pas mal d'années, tantôt au-dessus et tantôt au-dessous.

Cet exemple d'une marche différente pour des objets paraissant similaires, préparera à en rencontrer de plus frappants encore.

(A suivre.)

Gustave BIENAYMÉ.

(1) A. Husson, ouvrage cité. 2^e édition, p. 248.

(2) A. Husson, même ouvrage, p. 248 à 252.